

La reconnaissance de la « diversité culturelle » est récente et elle semble liée aux progrès des sciences humaines, notamment de l'ethnologie et de l'anthropologie culturelle, dont Claude Lévi-Strauss a été l'un des principaux pionniers. La *culture* s'oppose traditionnellement à la *nature*, et elle désigne l'ensemble des faits symboliques qui « ajoutent » à la nature une signification dont celle-ci semblait dépourvue. C'est ainsi que l'*agriculture*, par exemple, dans laquelle on peut voir l'*ancêtre* de notre conception moderne de la culture, désigne le processus par lequel la terre, une fois « travaillée » par l'homme, est porteuse d'une signification nouvelle puisqu'elle produit un fruit que la terre ne pouvait féconder par elle-même. Il est vrai que la « culture » ainsi comprise semble s'inscrire dans le prolongement de la *nature*, dont elle parachève les fins. Elle n'est donc pas contre nature. Très vite cependant, la culture a pris une tournure plus spirituelle, pour en venir à désigner, avec Cicéron notamment, cette *cultura anima*, celle « *culture de l'âme* » qui permet de féconder celle-ci par l'acquisition d'un savoir et d'une *instruction* qui la sort de l'inculture initiale qui était la sienne. Pourtant, si Cicéron préfigure le sens moderne que revêt pour nous la culture, on ne trouve guère d'équivalent, chez les anciens, pour désigner ce qu'il faut entendre par là. Les Grecs, par exemple, emploient les termes de παιδεία, les Latins ceux d'*humanitas* et de *studia*, qui ne recourent pas exactement ce que les modernes entendent par « culture ». Il semble en

effet que le concept moderne de culture ait subi une *historicisation* dès lors que la formation de l'homme a été comprise, notamment par la « philosophie des lumières », comme un processus de perfectionnement orienté vers un progrès du genre humain dans son ensemble, ce qui rapproche alors considérablement le concept de *culture* de celui de *civilisation*, au point de devenir quasiment synonymes à l'époque des lumières.

Reste que la modernité semble traversée par des « conflits de culture » qui nous éloignent de l'idéal, qui était celui des lumières, d'une unification du genre humain par la médiation du processus de *civilisation* ou de *formation* que la langue allemande désigne par le terme de *Bildung*. C'est qu'à côté, en effet, de ce processus d'*universalisation* (*Bildung*) qui pousse l'homme à s'arracher à tout ce qui, en lui, relève de sa particularité naturelle, autrement dit à se « civiliser », la culture, dans le sens que lui donne l'anthropologie culturelle moderne, renvoie plutôt à ce que la langue allemande désigne du nom de *Kultur* : à savoir, ce qui marque, au contraire de la *Bildung*, l'appartenance de l'homme à une culture *particulière*, qui contribue à façonner son « identité », au risque de l'enfermer en celle-ci. Toute la difficulté est donc de savoir s'il est possible d'articuler ces deux concepts de « culture », dont le sens semble partir en deux directions opposées. Deux questions se posent alors : 1) la culture est-elle, pour l'homme, un facteur d'*unité* et d'unification, ou n'est-elle pas plutôt un facteur de *division* et de dispersion ? D'autre part, faut-il voir dans cette *diversité culturelle* une richesse et une chance pour l'humanité, ou faut-il y voir un obstacle, que la mondialisation actuelle de la culture permettrait, peut-être, de surmonter ?

## I. LA CULTURE (*BILDUNG*) COMME RÉALISATION DE L'UNITÉ GÉNÉRIQUE DE L'HOMME

### 1. Culture, éducation du genre humain et pacification de l'homme : l'idéal cosmopolite des lumières selon Kant

Dire que la culture est le fondement de l'unité du genre humain, c'est reconnaître que cette unité n'est pas naturellement donnée, que la nature immédiate (penchants, instincts) est plutôt en l'homme une source de division plus qu'une source d'unité. On peut en effet penser que l'état de nature (telle est d'ailleurs l'hypothèse de Hobbes dans le *Léviathan*) est un état de guerre de tous contre tous, et que ce n'est qu'en parvenant à l'état de culture, en se civilisant, que les hommes vont pouvoir vivre en paix et en harmonie, bref que le genre humain va pouvoir s'unifier. Prise dans ce sens, la culture, c'est-à-dire ici le processus de civilisation, est bien ce qui rend possible la pacification des hommes, ce qui met fin à la violence de l'état de nature, dont Hegel disait qu'il est un état de non-droit et de non-liberté, parce que l'homme ne peut y faire valoir les droits qui sont attachés à son humanité, et dont il est titulaire par essence. La réalisation de l'unité du genre humain implique alors de devoir s'arracher à la nature, étant donné que c'est par cet arrachement que l'homme peut espérer réaliser certaines dispositions qu'il contient certes, en germe dans sa nature humaine, mais qui ne peuvent s'actualiser que sous l'effet de la culture. On distingue ordinairement deux sens du mot « culture », distinction présente dans la langue allemande. Il y a d'une part la *Kultur*, qui désigne l'appartenance d'origine à une identité (culturelle) qui contribue à façonner notre

propre identité. Le risque est alors de voir l'individu s'enfermer dans sa culture d'origine. D'autre part, il y a la *Bildung*, qui désigne la formation par laquelle l'homme parvient à s'humaniser, en s'arrachant à tout ce qui pourrait l'enfermer dans une identité donnée.

Si la *Bildung* est nécessaire, c'est parce que ce qu'il y a d'humain en l'homme n'apparaît pas *originellement* : l'humanité, pour l'homme, est un idéal, un horizon à atteindre, car l'homme est le seul être dans toute la nature qui a à *devenir ce qu'il est* : à la différence de l'animal, qui est d'emblée tout ce qu'il peut être, l'essence de l'homme n'est pas tant une origine qui prédéterminerait son comportement qu'un devoir-être, car pour Kant, l'homme se conjugue à l'impératif. La différence anthropologique peut d'ailleurs se constater par une simple observation : à la différence de l'animal, l'humanité dans l'état de nature n'est pas équipée par la nature. Du point de vue naturel, en effet, l'animal est achevé, car il est équipé et peut se défendre à l'aide de ses crocs, de ses griffes, etc. Mais si la nature prend soin du petit animal, l'homme a été partiellement abandonné par la nature, comme l'enseignait déjà Platon dans le mythe du *Protagoras*. L'homme est originellement nu, il est imparfait et inachevé du point de vue de la nature. Il lui appartient ainsi de s'achever lui-même, et le moyen de cet achèvement est la culture (au sens de *Bildung*). C'est la raison pour laquelle la culture, pour Kant, a une place majeure dans l'éducation (qui permet de faire advenir l'humanité dans l'homme), car l'éducation doit développer ces dispositions qui sont seulement en germe dans sa nature. L'animal est, lui, entièrement déterminé par sa nature propre, l'homme se définit, lui, par sa perfectibilité, par la nécessité d'actualiser ce qu'il est. Le latin *educare* signifie « conduire vers » : l'éducation est donc ce qui conduit l'homme vers son humanité. Kant observe ainsi que le petit homme, du fait qu'il n'a pas d'instinct, n'a pas de guide naturel qui lui permettrait de se conduire lui-même. « *Par son instinct, dit Kant dans ses Réflexions sur l'éducation, un animal est déjà tout ce qu'il peut être ; une raison étrangère a pris soin de tout pour lui. Mais l'homme doit user de sa propre raison. Il n'a point d'instinct et doit se fixer lui-même le plan de sa conduite. Or puisqu'il*

*n'est pas immédiatement capable de le faire, mais au contraire vient au monde pour ainsi dire à l'état brut, il faut que d'autres le fassent pour lui. »* Contrairement à l'animal, un enfant laissé seul mangerait n'importe quoi, même ce qui pourrait lui nuire. C'est pourquoi l'homme est le seul animal qui a besoin d'un maître pour l'éduquer. L'enfant doit apprendre à *discipliner* ce qu'il peut y avoir de désordonné chez lui. L'éducation doit donc commencer par un travail sur soi, car l'enfant doit apprendre à maîtriser ses instincts et désirs, qui peuvent lui être nuisibles. Le processus de civilisation commence ainsi pour l'homme par la maîtrise des penchants désordonnés, car civiliser veut dire « polir » notre nature, et on civilise les penchants en apprenant à les dominer. La barbarie, entendue en ce sens (qui est spirituel et moral plus qu'ethnologique) manifeste le retour en nous d'une domination instinctive : la barbarie désigne l'animalité en nous à l'état brut, qui n'a pas été maîtrisée.

Pour Kant, cependant, si l'homme doit s'arracher à son animalité, c'est pour s'élever à son humanité. Se cultiver est donc un devoir d'un genre particulier : « *Ce n'est pas un devoir des hommes envers les hommes, c'est un devoir du genre humain envers lui-même.* » L'éducation se fait donc en vue de l'humanité future, dans l'impossibilité, pour une génération, de développer toutes les dispositions de son espèce. « *Voilà un principe de l'art de l'éducation, que particulièrement les hommes qui font des plans d'éducation devraient avoir constamment sous les yeux : on ne doit pas seulement éduquer des enfants d'après l'état présent de l'espèce humaine, mais d'après son état futur possible et meilleur, c'est-à-dire conformément à l'idée de l'humanité et à sa destination totale. Ce principe est d'une grande importance. Ordinairement, les parents élèvent leurs enfants seulement en vue de les adapter au monde actuel, si corrompu soit-il. Ils devraient plutôt leur donner une éducation meilleure, afin qu'un meilleur état pût en sortir dans l'avenir.* » L'éducation, on le voit, n'a pas simplement pour but de permettre à l'homme de s'adapter à son monde, elle vise le perfectionnement du genre humain. Il convient donc de soustraire l'enfant aussi bien à la pression exercée par les parents, qui ne se soucient que de la réussite

sociale et matérielle de l'enfant dans le monde présent, que de la pression exercée par le pouvoir des princes, qui peuvent être tentés d'instrumentaliser l'éducation à des fins personnelles. Ce perfectionnement se réalise sur plusieurs générations : on ne peut pas attendre d'une génération qu'elle développe intégralement toutes les dispositions en germe dans l'espèce humaine, et c'est pourquoi l'éducation doit obéir à un « plan » qui a en vue *l'avenir de l'humanité*.

La discipline, partie *négative* de l'éducation, est nécessaire à une étape de l'éducation qui précède l'autonomie. Si la nature prend soin de l'animal, comme nous l'avons vu, elle laisse l'homme prendre soin de lui-même. Comme le dit Kant, « *la discipline transforme l'animalité en humanité [...]* *La discipline empêche que l'homme soit détourné de sa destination, celle de l'humanité, par ses penchants animaux. Elle doit par exemple lui imposer des bornes, de telle sorte qu'il ne se précipite pas dans les dangers sauvagement et sans réflexion. La discipline est ainsi seulement négative ; c'est l'acte par lequel l'homme se dépouille de son animalité ; en revanche, l'instruction est la partie positive de l'éducation.* » La discipline consiste pour l'homme à sortir de sa sauvagerie, ce qu'il parvient à faire grâce à la maîtrise de lui-même que lui confère l'obéissance à un règlement imposé de l'extérieur tant que l'enfant n'est pas encore autonome, capable d'obéir à la voix de sa propre raison. Mais cette discipline extérieure, tout en le soumettant à une règle, lui confère cependant la maîtrise de ses penchants et de ses pulsions, et prépare ainsi l'enfant à l'autonomie.

Il faut cependant préciser que la culture, pour Kant, est simplement de l'ordre des moyens. Elle n'est ni bonne ni mauvaise d'un point de vue moral. Alors que Rousseau voyait dans la culture une « dénaturation » de l'homme (la culture est la source de tous les maux de l'humanité), elle est pour Kant ce qui permet à l'homme de se maîtriser et lui donne un certain pouvoir, mais c'est un pouvoir en lui-même neutre qui peut servir à des fins aussi bien morales qu'immorales. Et on sait qu'il peut y avoir une forme de barbarie cultivée, une cruauté raffinée, dont le nazisme fournit, par exemple, une brutale illustration. La culture permet seulement

à l'homme de *pouvoir ce qu'il veut*. La culture est donc une étape nécessaire dans l'humanisation de l'homme, mais ne conduit pas nécessairement à la moralisation de l'espèce humaine, qui constitue pourtant la destination finale de l'humanité. Simplement, pour que l'homme puisse être en mesure de faire son devoir, il doit d'abord être capable de maîtriser ses désirs et ses pulsions, ce à quoi la culture et l'éducation contribuent de manière efficace.

La partie *positive* de l'éducation est l'instruction. Pour Kant, le défaut de discipline est plus grave que le défaut d'instruction, car il est difficile de corriger un manque de discipline, alors que le manque d'instruction peut se combler par la suite. L'homme droitement éduqué est à la fois discipliné et instruit, ce qui le rend capable d'exercer pleinement sa liberté. C'est en l'homme éduqué que se révèle ce qu'il y a de plus humain dans l'homme. Mais Kant nous invite à faire la différence entre l'*homme instruit* et l'*homme cultivé*. L'*homme instruit* est certes capable de mémoriser un savoir, mais cette mémorisation ne s'est pas accompagnée d'une réelle appropriation du savoir, ce savoir lui reste extérieur. En revanche, l'homme cultivé est, au sens le plus élevé du terme, celui qui a été poli, raffiné par la fréquentation d'une culture intellectuelle, doté d'un savoir large et approfondi, d'une culture esthétique ; c'est un homme qui a pris conscience de sa responsabilité au sein du monde naturel et humain, et c'est aussi un homme sage, qui a mûri une certaine « expérience de la vie ». C'est pourquoi l'homme cultivé est plus que l'homme seulement instruit, au sens de celui qui a enregistré dans sa mémoire un savoir. C'est un homme qui a porté la nature humaine à sa perfection en lui-même, et c'est pourquoi, souligne Kant, « *c'est dans le problème de l'éducation que gît le secret de la perfection de la nature humaine* ». Si nous pouvons donner aux générations à venir une éducation capable de les élever à la responsabilité et à la dignité de l'humain, nous n'aurons pas travaillé en vain : quand nous saurons former des citoyens du monde, nous aurons atteint à la perfection de l'idéal de l'éducation puisqu'ayant alors dominé toute sauvagerie en nous, nous ne nous comporterons plus comme des sauvages les uns à l'égard des autres.

Ainsi l'éducation est bien, comme le dira Lessing, une *éducation du genre humain*, parce qu'elle est un progrès qui va à l'infini et permet à chaque génération de bénéficier des découvertes des générations antérieures. Au terme de ce processus de civilisation, dont la philosophie des Lumières s'est voulue l'initiatrice et le porte-flambeau, il n'est pas déraisonnable de penser que toute l'humanité, après avoir parcouru les diverses étapes qui conduisent à l'état le plus perfectionné de la civilisation, sera réunie dans une « société du genre humain » qui ne connaîtra plus de guerres, puisque le premier bienfait de la civilisation est d'aboutir à une pacification des relations humaines, en substituant la raison à la violence qui règne dans l'état de nature et dans les rapports interétatiques. L'idéal des lumières, c'est bien que chaque homme puisse se considérer comme un « citoyen du monde », qu'il ne soit plus enraciné dans une culture ou une tradition particulière, dans une *Kultur* qui n'est en réalité qu'une seconde nature, mais ayant, grâce à la culture, réalisé toutes les virtualités de sa nature, ayant aussi bien dominé la nature extérieure (grâce à la technique) que sa propre nature (grâce à l'éducation) il puisse désormais vivre en harmonie avec lui-même, avec les autres et avec la nature elle-même, s'il est vrai que celle-ci est d'abord hostile à l'homme. Autrement dit, il y a dans cette apologie du progrès la croyance que le bonheur est désormais possible, qu'il est un idéal situé à l'horizon du développement de l'espèce humaine, la croyance, également, que la division des hommes entre eux est à l'image du conflit primitif de l'homme et de la nature et que le progrès de la civilisation, en même temps qu'il pacifie la nature extérieure, en la soumettant à la maîtrise technique de l'homme, est aussi ce qui supprime la violence naturelle, bestiale et sauvage qui pousse les hommes à se faire la guerre. L'arrachement culturel à la nature doit permettre l'instauration d'une communauté du genre humain ou chaque homme serait réconcilié avec lui-même et avec les autres.